

8

INSTITUT DE FRANCE.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

FUNÉRAILLES

DE

M. EDMOND LE BLANT

MEMBRE DE L'INSTITUT

Le mercredi 7 juillet 1897.

DISCOURS

DE

M. HÉRON DE VILLEFOSSE

PRÉSIDENT DE L'ACADÉMIE

MESSIEURS,

Le deuil qui atteint aujourd'hui si cruellement notre Académie, nous enlève un confrère des plus vénérés. Pendant près de trente ans il avait donné à notre Compagnie des preuves nombreuses de son activité; il ne cessa jamais de lui témoigner le plus affectueux dévouement. Il est mort sur la brèche, comme un soldat, terrassé par un mal presque aussi soudain qu'imprévu, au moment où il s'apprêtait à recueillir

INSTITUT.

1897. — 18.

des documents nouveaux pour les études qui faisaient la joie et l'honneur de sa vie. C'est à Nîmes, pendant la session du Congrès archéologique, où il avait été délégué par le Ministère de l'Instruction publique, qu'Edmond Le Blant a senti les premières atteintes de la maladie qui devait l'enlever si rapidement. Ramené à Paris, les tendres soins dont il fut l'objet ne purent conjurer le mal ; il eut, du moins, la consolation de s'éteindre doucement au milieu des siens, entouré de ceux qu'il aimait, plein de confiance en la bonté et en la justice de Dieu.

Né le 12 août 1818, Edmond Le Blant, après avoir terminé ses études classiques, entra à l'École de droit. Il était arrivé à cette heure décisive de la jeunesse où il s'agit de prendre un parti et, comme tant d'autres, il ne savait pas quelle carrière il se déciderait à suivre. Le droit lui permit toutefois de réfléchir et d'attendre. Il profita des loisirs que lui laissait cette étude pour suivre les cours de la Sorbonne et, en particulier, celui de M. Hase dont les leçons firent sur son esprit une impression profonde : elles déterminèrent sans doute la vocation qui devait établir et consacrer son talent. Reçu avocat à la Cour de Paris en 1840, il ne paraît pas avoir été tenté par les émotions du barreau ; son caractère réservé et réfléchi le poussait vers des occupations plus calmes. Grâce à des relations de famille il entra, en 1843, au Ministère des Finances ; il y resta pendant trente années.

Il aimait ardemment la musique et ses premiers essais furent des articles de critique musicale. Mais, en 1846, au cours d'un voyage en Italie pendant lequel il fit la connais-

sance des savants jésuites, les Pères Marchi et Garrucci, qui l'introduisirent au Collège Romain et lui en firent apprécier les collections, il sentit naître en lui cette passion pour les antiquités chrétiennes qui devait occuper sa vie tout entière. Dès lors rien ne le détourna de cette étude.

Le caractère dominant de ses travaux poursuivis avec une rare persévérance, c'est l'unité. Ils gravitent tous plus ou moins autour de son *Recueil des inscriptions chrétiennes de la Gaule* dont le premier essai fut couronné par notre Académie au concours des antiquités nationales de 1852. Il y obtint la première médaille.

« Étudiée isolément chacune de ces inscriptions apporte, certes, peu de faits, mais leur réunion parle d'une voix éloquente et, mieux peut-être que les anciens écrits, nous dit les croyances, les secrets instincts, les espérances de nos pères.

« Moins nombreux que les marbres de Rome, ce grand berceau du christianisme, nos monuments chrétiens de la Gaule ne leur cèdent qu'en ce point et les savants de l'Italie ont eux-mêmes rendu hommage à leur singulière valeur. Aucun antiquaire n'a pu aborder, sous son point de vue dogmatique, l'étude des inscriptions chrétiennes, sans mettre au premier rang des textes les plus riches en démonstrations les marbres de notre patrie. C'est ce qu'ont fait Zaccaria et Maffei, et, depuis eux, notre sol a rendu à la lumière plus d'un monument utile à la défense de la foi. La croyance au Purgatoire, à la divinité du Christ, à sa présence dans l'Eucharistie, la ferme attente de la résurrection confessée en même temps par la parole et les figures symboliques, la prière pour les morts avec ses formes

diverses, l'invocation si rare du Saint-Esprit, celle des saints près du tombeau desquels venaient se grouper les sépultures, le baptême, la pénitence, l'extrême-onction, certaines formes de nos liturgies primitives dont les recueils ont disparu, la soumission de notre Église à celle de Rome, la haute antiquité de notre foi, sa diffusion parmi les vieux peuples barbares, l'origine orientale de nos chrétientés du Rhône, le culte de la Vierge, les institutions monacales, la lutte contre les hérésies, la hiérarchie de l'Église, s'y montrent, et avec netteté.... Les vertus de nos pères sont vivantes dans leurs inscriptions. C'est chez elles surtout, quelquefois chez elles seules, qu'il faut chercher les touchantes mentions de l'éducation chrétienne par la famille, de la charité, de la continence des époux, de l'hospitalité, du rachat des captifs, de l'amour du prochain, de la pitié pour les esclaves. Romains et barbares, les noms semblent le montrer, ont également senti leur âme s'adoucir à la voix de Jésus-Christ et des perfections nouvelles sont nées sous le souffle divin. »

Je ne puis mieux faire que d'emprunter à notre regretté confrère les termes mêmes qui lui ont servi à caractériser l'importance des études épigraphiques pour un temps où les données certaines ont trop souvent manqué aux historiens de l'Église.

Comme l'écrivait le rapporteur du concours de 1852, tant de révolutions, tant de ruines se sont succédé depuis l'époque mérovingienne, qu'il ne restait plus qu'à glaner après les destructions accomplies par le temps et les hommes. Edmond Le Blant ne se laissa pas rebuter par une tâche aussi difficile et aussi ingrate. Dès qu'il avait un

moment de loisir il allait relever en province, dans les musées ou dans les collections particulières les inscriptions qui lui étaient signalées; il copiait, il estampait, il dessinait lui-même tout ce qui existait encore en original; il demandait aux livres et aux manuscrits de nos bibliothèques tout ce qui avait laissé une trace avant de périr. Si l'on retranche de son recueil les pièces épigraphiques dues à Sidoine Apollinaire et à Fortunat, la première série des marbres qu'il a donnés en comprend environ six cent cinquante. Vingt-sept ans plus tard, le supplément comptait quatre cent cinquante légendes nouvelles. Combien s'en devrait-il donc trouver entre nos mains si le goût des recherches historiques et le souci de recueillir les monuments avait été autrefois ce qu'ils sont de nos jours!

Au mérite de bien choisir son sujet et de le traiter d'une manière victorieuse dans une série de savants commentaires, Edmond Le Blant joignit celui de savoir le limiter. Il arrive un moment où l'antiquité finit et où les temps modernes commencent leur cours, sans qu'on puisse rigoureusement fixer la frontière de ces deux périodes. Cependant il est vrai de remarquer que le nouvel empire fut ce qui fit perdre davantage au monde occidental sa physiologie romaine. La décadence précédente avait été si profonde qu'on ne put travailler à rétablir sans être conduit, malgré soi, à bâtir sur de nouveaux frais. D'ailleurs il n'appartenait pas à Charlemagne d'empêcher que le monde ne devînt, sous sa vigoureuse impulsion, plus germanique que romain; et c'est pourquoi le domaine de l'épigraphie chrétienne dans ses rapports avec l'antiquité classique se clôt naturellement à l'avènement du nouvel empire.

Le manuscrit présenté au concours de 1852 fut publié sous sa forme définitive entre les années 1856 et 1865. Il comprenait deux volumes, ayant pour titre : *Inscriptions chrétiennes de la Gaule antérieures au VIII^e siècle*. Ces deux volumes sont accompagnés d'un atlas de 92 planches où tous les textes se trouvent fidèlement reproduits ; ils sont enrichis d'une carte de la Gaule qui permet d'embrasser d'un seul coup d'œil le sujet traité par l'auteur. Sur cette carte on suit le cours des deux grands fleuves, le Rhône d'abord et ensuite le Rhin : on trouve marqué tous les lieux où l'on a découvert soit des inscriptions chrétiennes, soit des sarcophages des premiers siècles. C'est l'itinéraire des missions. Rome y revit et s'y répand avec sa physionomie nouvelle.

Cavedoni, de Rossi, Marchi et les savants italiens particulièrement voués à l'étude des antiquités chrétiennes, accueillirent l'ouvrage d'Edmond Le Blant avec les plus grands éloges. En France, Léon Renier, sévère appréciateur des choses de l'érudition, disait de ce recueil qu'il était un titre hors ligne aux suffrages de l'Académie des Inscriptions. L'auteur ne tarda pas, en effet, à les conquérir : il fut élu, le 15 novembre 1867 ; il remplaçait l'orientaliste Reinaud.

D'autres rediront la grande place qu'Edmond Le Blant occupait à la Société des Antiquaires de France, où il était entré en 1859, et à la Section d'archéologie du Comité des Travaux historiques, dont il devint le président en 1889. Le nombre des notes et des mémoires qu'il y publia est des plus considérables ; ces mémoires se rapportent toujours à ses recherches de prédilection et concernent particulièrement la Gaule qui resta l'objet constant de ses études. Il

a été un des maîtres incontestés de notre archéologie nationale. Par la sûreté de ses informations, par la haute valeur de sa critique il a montré d'une manière éclatante les ressources multiples que les marbres de la Gaule pouvaient fournir aux érudits désireux d'aborder l'étude de nos origines chrétiennes.

Mais il avait conçu le projet de former un second recueil scientifique dont il réunissait depuis longtemps les matériaux dispersés, et qui devait être le complément de ses travaux sur les antiquités chrétiennes de la Gaule. C'était le recueil des *Sarcophages chrétiens*. Dès 1878 il mettait entre les mains des travailleurs un premier volume relatif aux *Sarcophages chrétiens de la ville d'Arles* accompagné de planches où étaient dessinés les monuments et de savantes descriptions où ils étaient commentés.

Les marbres chrétiens d'Arles forment une réunion au moins égale par l'intérêt, sinon par le nombre, aux collections romaines. Maffei avait été très frappé de leur valeur. « L'on apprend beaucoup de choses des bas-reliefs chrétiens, écrivait-il après les avoir vus, et il serait bien à souhaiter d'avoir un recueil gravé de tous ceux de France, comme Bosio et Aringhi ont fait de ceux de Rome. » Edmond Le Blant accomplit le vœu formé par l'illustre antiquaire. Il fit précéder son œuvre d'une magistrale introduction où se trouvent exposées les notions nécessaires à l'interprétation des bas-reliefs qui ornent ces sarcophages. Avec sa prudence et son bon sens ordinaire, il y insiste sur le danger qu'il y a de faire appel aux seules ressources de l'imagination en expliquant les œuvres de l'art antique. « Si, comme nous n'en pouvons douter, dit-il,

une intention de symbolisme a parfois guidé les artistes, à coup sûr une pareille pensée ne fut point constante en leur esprit. Ce qui préoccupait le plus grand nombre d'entre eux, c'était surtout l'ordonnance, l'agencement matériel des scènes à représenter. » Puis, après avoir démontré l'intérêt des concordances existant entre les représentations funéraires des premiers chrétiens et les anciennes prières de l'Église, il termine cette belle préface par un souvenir littéraire plein d'à-propos, qui montre une fois de plus les ressources de son érudition. « Je le répète, dit-il, ce qui semble dominer dans le cycle des représentations figurées sur les tombes, c'est l'idée même dont s'inspirèrent les liturgies funéraires et qui fit mettre aux lèvres du preux Roland ce cri suprême : « O notre vrai Père, toi qui ressuscitas saint Lazare d'entre les morts et qui défendis Daniel contre les lions, sauve mon âme et protège-la contre tous les périls. »

Huit ans plus tard, en 1886, la description des *Sarcophages chrétiens de la Gaule* venait compléter cette première étude. Les cinquante-neuf planches de ce second volume, exécutées à l'aide de procédés photographiques, fournissent aux travailleurs des images plus fidèles que celles des sarcophages d'Arles gravées, d'après des dessins. Deux cent quatre-vingt-quinze sarcophages ou débris, seuls types existant encore de notre sculpture chrétienne du IV^e au VI^e siècle, y sont décrits et commentés. Un fait déjà signalé en ce qui touche la numismatique, l'architecture et même les monuments épigraphiques, n'apparaît pas moins clairement lorsqu'on étudie nos bas-reliefs chrétiens : la différence des contrées se marque par la dissemblance des

styles, et ce trait particulier de l'art antique n'est nulle part plus saisissable qu'en France. Les guerres, nos dissensions politiques ou religieuses ont détruit le plus grand nombre de ces marbres précieux pour l'histoire et pour l'art, et parmi ceux-là mêmes qui sont encore connus, il en est peu qui n'aient souffert des mutilations profondes. Mais le rôle des archéologues est de reconstruire avec des ruines. Edmond Le Blant le savait mieux que personne et il y réussissait mieux que tout autre.

Je me reprocherais de passer sous silence la période de six années, de 1883 à 1888, pendant laquelle il dirigea, avec autant de talent que de profit pour la science, les travaux des jeunes savants envoyés chaque année à Rome afin d'y compléter leur éducation scientifique. Les souvenirs qu'il a laissés au Palais Farnèse y sont encore vivants; ceux d'entre nous qui ont été récemment en Italie en rapportent le témoignage; ceux qui ont fréquenté l'École française d'archéologie pendant qu'elle était sous sa haute direction n'ont oublié ni ses bontés, ni ses sages conseils, ni son dévouement désintéressé, ni l'impulsion qu'il sut donner à leurs travaux. Les amitiés qu'il avait contractées à Rome dans ses précédents voyages, la haute estime dans laquelle il était tenu par tous les savants italiens et, en particulier, par le commandeur J.-B. de Rossi et par le cardinal Pitra, contribuèrent au succès de bien des recherches et aplanirent, pour les élèves de l'École, plus d'une difficulté. Il avait voulu, pendant toute cette période, rester en communion constante avec notre Académie. Chaque semaine, au commencement de la séance, le silence se faisait comme

par enchantement lorsque notre Secrétaire perpétuel lisait le courrier de Rome et communiquait la lettre dans laquelle Edmond Le Blant nous faisait part des nouvelles d'Italie et des découvertes les plus intéressantes parvenues à sa connaissance. Les *Mélanges d'archéologie et d'histoire* renferment le témoignage de son activité pendant ces six années ; à chaque page son nom apparaît au bas d'une dissertation nouvelle. Il se multipliait pour entraîner et pour encourager les jeunes gens placés sous sa direction. En même temps il recherchait, il notait, et achetait, à l'occasion, chez les marchands d'antiquités tout ce qu'il y rencontrait d'intéressant et d'inédit. C'est ainsi qu'il a pu enrichir la salle des antiquités chrétiennes du Louvre d'un insigne monument, relatif aux fils de sainte Félicité, monument qui avait échappé à la clairvoyance ordinaire des archéologues romains et dont il fut le premier à reconnaître la haute importance. Le Louvre a contracté envers lui une autre dette de reconnaissance le jour où il a bien voulu se dessaisir en sa faveur d'une série d'inscriptions chrétiennes qui peuvent compter parmi les plus précieuses et les plus vénérables de la Gaule.

L'attachement qu'il portait à notre Académie est attesté par les communications dont nos *Bulletins* sont remplis ; sous une apparence très calme, il en était un des membres les plus vivants et certainement aussi un des plus assidus ; son nom était encore inscrit en tête de l'ordre du jour de notre dernière séance. Il nous réservait la primeur de toutes les découvertes dont il était instruit. De tous nos confrères, c'est peut-être celui qui a fait le plus grand nombre de lectures à nos séances publiques annuelles ; il était toujours

prêt quand on faisait appel à son obligeance ; sa bonne volonté était mise à l'épreuve d'autant plus souvent qu'on était assuré de sa bonne grâce et de sa courtoisie. Nos *Mémoires* renferment aussi de nombreuses preuves de son activité. Un des travaux qui l'ont le plus occupé est le *Supplément aux Acta sincera* de dom Ruinart. Il s'était proposé de montrer dans ce travail que les renseignements fournis par des textes secondaires s'accordent souvent avec ceux que nous apportent les documents classiques. Bien des points demeurés obscurs sont éclaircis par leur secours ; ils viennent élargir ainsi le cercle des documents relatifs aux premiers siècles chrétiens. Il aimait à insister sur leur utilité ; il aimait à répéter qu'il ne fallait pas dédaigner d'en faire un discret usage.

L'éclaircissement des diverses questions historiques qui naissaient de ces recherches mêmes, donnèrent lieu à un grand nombre de dissertations spéciales, dont les principales ont été réunies, en 1893, en un volume qui a pour titre : *les Persécuteurs et les martyrs aux premiers siècles de notre ère* et qui fut accueilli avec la plus grande faveur. D'une lecture facile, ce volume contient une foule de renseignements spéciaux, tirés précisément des Actes des martyrs, renseignements que l'auteur a su présenter sous une forme très intéressante, avec la finesse d'observation qui lui était habituelle.

Rarement il s'écarta de ses études préférées dont la *Revue archéologique*, la *Revue de l'art chrétien*, la *Revue des questions historiques*, le *Journal des Savants* publiaient à l'envi les résultats. Il le fit toutefois l'an dernier pour nous donner un curieux recueil de légendes relevées sur des

pierres gravées. Mais c'était encore là de l'épigraphie !

Dans sa jeunesse, il avait cependant publié avec Albert Jacquemart un ouvrage dont le sujet est tout à fait étranger à l'archéologie chrétienne. C'est une *Histoire artistique, industrielle et commerciale de la Porcelaine*, accompagnée de vingt-six planches, gravées à l'eau-forte par Jules Jacquemart. Des relations quotidiennes, de longues causeries dans les bureaux du Ministère des Finances auquel les auteurs appartenaient tous deux, les avaient décidés à entreprendre en commun ce travail, et en avaient facilité l'achèvement. Le livre parut à une époque où la mode était aux collections de céramique ; il obtint un grand succès. Le goût, le désir de la possession précèdent souvent chez les collectionneurs la notion scientifique ; on aime avant d'apprécier complètement, et cet amour se manifeste quelquefois par des actes qui sentent un peu la barbarie. Remettre à leur place des objets que le goût public adoptait de nouveau, en écrire l'histoire, en classer les types et les marques, en fixer la date, en établir la valeur, voilà ce qu'il essaya de faire avec son collaborateur : il y réussit complètement.

Edmond Le Blant a été, en France, le véritable créateur des études d'archéologie chrétienne. Ce que l'illustre J. B. de Rossi faisait en Italie, avec des documents plus abondants et des ressources plus nombreuses, il l'entreprit chez nous, au milieu de certaines difficultés, sur un terrain encore inexploré, sans que sa patience, son courage et sa persévérance aient faibli un seul instant. Ce sera son éternel honneur d'avoir mené à bien une telle œuvre,

et son nom y restera attaché. Il a pris sa place parmi les plus illustres épigraphistes modernes, parmi ceux dont les jugements ont été acceptés et dont l'autorité fait loi. Il a recueilli les antiquités chrétiennes de notre Gaule avec une perspicacité à laquelle rien n'échappait; il les a classées avec un ordre, une méthode et une érudition qui ont fait pénétrer partout la lumière. La sobriété de son style, où la brièveté ne nuit point à l'élégance, ni la concision à la clarté, contribue à faire ressortir sa pleine intelligence des choses religieuses. Au contraire de tant de monuments païens, ceux qu'il a fait passer sous nos yeux ont été les témoins d'un temps de combat et de renouveau, âge important à étudier et dont l'histoire, malgré toutes nos recherches, nous réserve toujours des surprises. C'est celui où s'accomplit la plus grande révolution qui ait jamais transformé le monde, celui où le vieux polythéisme a fait place à la religion nouvelle.

Notre cher et regretté confrère s'est endormi dans le Seigneur avec la conscience d'avoir utilement servi son pays. Il laisse à ses enfants, à ses amis, à ses disciples, à tous ceux qui le pleurent aujourd'hui, l'exemple d'une noble et laborieuse existence, occupée tout entière par des travaux où la fermeté de la foi s'allie à la sûreté de la critique, où le goût le plus délicat reste toujours uni au sentiment religieux le plus profond.

